



Fédération Nationale du Folklore Français

et sa section Européenne

Us et Costumes

Nouvelle série - N° 40 – printemps 2018

Sommaire :

- *Retour sur Noël : les santons – page 1*
- *La galette des Rois - page 2*
- *Tradition de prestige : Baccarat - page 3*
- *Dans les bacs - page 4*
- *Laurence Guichard Payse de France 2017 - page 5*
- *Jean ANGLADE - page 6*
- *Le diari de Montbéliard - page 7*

RETOUR SUR NOEL LES SANTONS

(Dans notre n° 37 page 3, nous évoquions déjà les santons. En complément, voici un texte extrait d'un document du Musée du santon et des Traditions de Provence)

« L'origine des **santons de Provence**, c'est la Révolution Française.

Le 14 juillet 1789, avec la révolution, les églises sont devenues "propriétés de l'état français" et, en 1793, l'assemblée nationale a décidé de toutes les fermer, car elle n'arrivait pas à mettre en place la politique qui avait été décidée, ceci à cause du clergé qui, à l'époque, régentait pratiquement tout.

En fermant les églises, les curés n'avaient plus de contact avec la population et ça devait être plus facile pour mettre la politique en place.

Mais les gens, qui étaient profondément religieux, avaient l'habitude d'aller à l'église pour voir la crèche à Noël. Ne pouvant plus y entrer puisque les églises étaient fermées, ils ont commencé à faire la crèche chez eux, en se cachant car c'était interdit. C'est en Provence que cela s'est fait en premier. Ils réalisaient alors de tout petits personnages qu'ils pouvaient cacher facilement. Il fallait faire très attention : si on se faisait prendre, on risquait de se faire couper la tête. Ces petits personnages étaient de petits saints : Joseph, Marie et l'enfant Jésus, d'où l'appellation **santons**. (**Santon** = petit saint, *santoun* en provençal.)

Ces petits personnages étaient confectionnés avec ce qu'on avait sous la main, mais principalement avec de la mie de pain ou du papier mâché comme pour les masques.

En 1798, un monsieur de Marseille - Jean Louis LAGNEL -, alors qu'il se promenait dans la campagne à Aubagne, constatant qu'il ne pouvait pas se débarrasser de la terre humide qui collait à ses chaussures (c'était de l'argile), fut obligé de le faire avec ses mains. Il vit que cette terre se travaillait très bien et il eut l'idée de faire une petite crèche qu'il trouva à vendre aussitôt. Il en fit d'autres et c'est ainsi qu'est né le métier de santonnier.

C'est donc depuis la fermeture des églises en France, en 1793, que dans la plupart des familles catholiques du monde on fait la crèche à Noël. Avant c'était interdit. C'était un privilège d'églises. C'est Saint François d'Assises qui avait amené la crèche dans les églises, en réalisant le soir de Noël 1223 une crèche vivante au château de Greccio en Italie.

Avec le temps, les personnages de la crèche ont grandi. On les a habillés et peints. On y a ajouté les personnages du village, les vieux métiers. On a créé les crèches provençales... Une bien belle histoire. »

LA GALETTE DES ROIS

On la dévore dès les premiers jours de janvier, à peine les repas de Noël et du Nouvel An dégustés. La galette des rois est attendue par tous les gourmands. Mais quelle est son origine ? Que représente la fève ? Et surtout, quand la mange-t-on ?

Qu'on préfère la galette à la frangipane ou la couronne briochée aux fruits confits, janvier est le mois de la **galette des rois**. Mais quels symboles se cachent derrière ? D'où vient cette **tradition** ? Et quid de la **fève** ? Nadine Cretin, historienne des fêtes, spécialisée en anthropologie religieuse (et auteure de nombreux livres), nous aide à découvrir ce qui se cache derrière la **pâtisserie**.

Religieux ou pas ?

"Le partage de la galette n'a rien à voir avec la religion. Cela faisait partie des célébrations autour du **solstice d'hiver**, propice aux divinations. Les chrétiens la mangent lors de l'Épiphanie et la célébration des rois mages. Cependant luthériens, calvinistes et certains catholiques se sont opposés à cette coutume païenne, comme le prouve le discours du chanoine de Senlis en 1664, qui n'approuvait pas le côté festif de la galette."

Une coutume ancienne

"Il est difficile de ne pas faire le lien avec les Saturnales de l'époque **romaine** : un roi était élu et donnait des gages. Aucun côté orgiaque à cela, mais plutôt domestique. Durant ces fêtes, au moment du solstice d'hiver, maîtres et esclaves étaient sur un pied d'égalité et tout le monde mangeait à la même table. C'était dans l'idée de revivre l'Age d'or (ou l'éternel printemps). A noter : certains prétendent qu'un condamné à mort était élu puis sacrifié après les fêtes. Or c'était le cas à Babylone, pas à Rome."

Le "roi boit"

"L'élection d'un roi ou d'un gagnant remonte au moins aux Saturnales romaines. La coutume du « roi boit » a été attestée dès le XIV^e siècle. Et « tirer un roi » était commun dès le Moyen-Âge, le 5 janvier. Normalement, celui qui trouvait la fève devait **payer sa tournée** à la tablée. Certains prétendent que les plus avarés avalaient la fève afin de ne pas déboursier d'argent. C'est ainsi que serait née la fève en porcelaine, pour que le roi craigne de l'avaler."

"Le roi de fantaisie apparaît aussi lors du Carnaval, pour l'avènement du printemps."



TRADITION DE PRESTIGE : BACCARAT

L'un des membres du jury de la dernière élection de la Payse de France était monsieur René Vinter, Meilleur Ouvrier de France dans le domaine de la cristallerie : occasion pour nous d'évoquer son lieu d'activité, Baccarat et le musée du cristal.

Cette grande demeure est traditionnellement la maison des administrateurs de Baccarat ; aujourd'hui, elle accueille des visiteurs prestigieux et abrite le musée. De jour comme de nuit, on entend le souffle



ininterrompu des fours de la halle située en face d'elle. Avec ses maisons de verriers situées de chaque côté, le site apparaît aujourd'hui tel qu'il existait au début du XIXème siècle, à quelques changements près.

Avant d'être synonyme de la fameuse cristallerie, Baccarat est d'abord, au XVIIIème siècle, un village peuplé de bûcherons qui coupent le bois nécessaire aux Salines de Rosières. Lorsque ces dernières ferment en 1760, le propriétaire des lieux, l'évêque de Metz, monseigneur Louis XV, de créer une verrerie afin d'employer

La verrerie ouvre en 1764 ; elle produit du verre de table, c'est-à-dire des glaces et sans doute de la gobeletterie. Mais la Révolution, suivie des nombreuses guerres de l'empire, ont raison d'elle. Un industriel, Aimé-Gabriel d'Artigues, producteur de cristal en Belgique, décide de la racheter et de la transformer en cristallerie.

Le premier four à cristal fonctionne dès le 15 novembre 1816. Pour des problèmes de santé, d'Artigues doit cesser de s'occuper de Baccarat qu'il revend à trois associés : messieurs Godard-Desmaret, Lescuyer et Lolot. La vente a lieu le 7 janvier 1823 et c'est le début de la grande histoire de Baccarat.

Le XIXème siècle est marqué par de grandes inventions techniques dont les incidences sont remarquables dans la création. La pompe Robinet, due à un verrier de Baccarat, permet de souffler des pièces de grandes dimensions en remplaçant le souffle de l'homme par de l'air pistonné ; la mise au point de la moulure mécanique permet de proposer des gammes d'articles à des prix abordables, ainsi que le pressage automatique utilisé au début des années 1830 qui autorise la fabrication d'articles rappelant la taille manuelle.

A partir de 1839, Baccarat fabrique des pièces colorées dont les procédés, en France, étaient plus ou moins tombés dans l'oubli.

La venue en 1841 à Baccarat d'un ingénieur hors du commun, François Eugène de Fontenay, sous-directeur puis directeur de l'usine, apporte de grands changements. Il met au point la fabrication des fameuses pâtes de riz et de verres agates, désignées aujourd'hui « opaline ». C'est également à lui que l'on doit, à partir de 1846, les millefioris.

La première exposition universelle de Paris, en 1855, est l'occasion pour Baccarat d'acquérir, au niveau international, sa réputation de perfection qui jamais ne se démentira. Au côté des pièces prestigieuses qui lui valent à chaque grande manifestation la plus haute distinction sous forme de

médailles d'or, Baccarat s'emploie à créer des services si exceptionnels que rois, chefs d'état, ambassades se fournissent exclusivement auprès de la cristallerie.

Le XXème siècle sera marqué par la collaboration de Baccarat avec les plus grands parfumeurs : Coty, Guerlain... et de grands couturiers : Schiaparelli, Dior... L'influence du grand décorateur Georges Chevalier va marquer les productions de Baccarat des années 25 à la fin des années 30, en leur donnant ce caractère de modernité typique de l'Art Déco. Par la suite, d'autres collaborations ponctuelles avec artistes et designers contribueront à inscrire Baccarat dans un mouvement contemporain tout en respectant son caractère intemporel fait d'un grand savoir-faire mêlé à la perfection.

Le musée du cristal se trouve 20, rue des Cristalleries à Baccarat (54)

DANS LES BACS

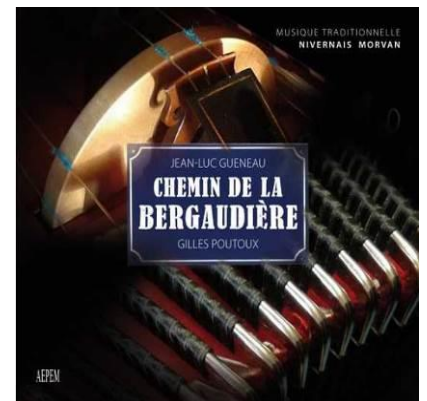
CHEMIN DE LA BERGAUDIÈRE par Jean-Luc Gueneau et Gilles Poutoux

Livret 8 pages. Indications des sources.

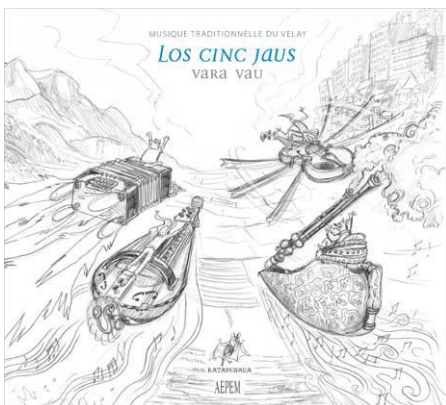
Traditionnel : Nivernais-Morvan (17 titres), Limousin (1 titre), Gascogne (1 titre) ; compositions : Yvon Guilcher (5 titres), Thierry Mirebeau (2 titres); Frédéric Paris (1 titre).

Original par sa composition instrumentale, ce duo aborde le répertoire du Morvan et du Nivernais d'une façon authentique, offrant une simplicité riche de leur grande expérience, mâtinée de quelque audace. Quel plaisir que d'entendre le fruit de ces retrouvailles !

Ref. AEPEN 17/04 – 15 €



LOS CINQ JAUS : musique traditionnelle du Velay.



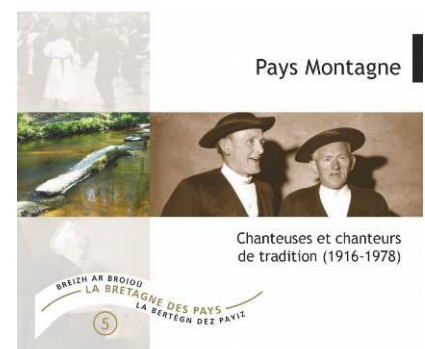
Le Velay : la partie la plus septentrionale - avec le Vivarais - de l'ancienne province du Languedoc, apparentée ethnographiquement à l'Auvergne. Los Cinc Jaus - qui comme les 3 mousquetaires sont 4 - se sont attelés à cette exploration, qui est en fait une histoire de famille. Pour Florent Paulet, en tout cas, qui nous fait découvrir le riche répertoire, airs à danser et chansons, en Oc ou en Français, collecté dans les années 1970 par l'association Ratapenada, avec entre autres Michel Paulet. Et parmi les informateurs - tous cités - on peut trouver une certaine Anne Paulet, d'Yssingeaux (la ville aux cinq coqs, laus cinc jaus).

Disque AEPEN 17/01 - Livret 36 pages. Indication des sources et des paroles des chansons (parler vellave et traduction). Durée :

54'45. Tous titres traditionnels : Velay (18 titres), Vivarais (2 titres).

PAYS MONTAGNE Chanteuses et chanteurs de tradition (1916 - 1978)

DASTUM nous gratifie, une fois encore, d'un album d'exception. Volume 5 de la collection "La Bretagne des pays" ce double CD nous entraîne, entre monts d'Arrée et Montagnes noires, au cœur du haut-lieu du kan ha diskann, berceau de la gavotte et du renouveau du fest-noz. Disque DASTUM n° 20052.



Laurence GUICHARD Payse de France 2017

Comme chaque année fin janvier, les trois jeunes filles issues des groupes d'arts et traditions populaires du Collectif ont cédé leur place pour le titre de Payse de France.

Voici la description que Laurence, payse sortante 2017, nous fait de son costume :

"Je m'appelle Laurence Guichard, j'ai 19 ans. Je suis étudiante en troisième année de licence d'histoire-géographie. J'habite Romans-sur-Isère, une charmante ville du nord de la Drôme connue pour ses raviolons, sa pogne et son industrie de la chaussure. Danseuse à Empi et Riaume, j'ai été élue Payse de France 2017 le 28 janvier dernier à Massy.

Je porte un costume dauphinois que j'ai constitué après plusieurs années passées à la recherche des pièces idéales. Je vous présente une robe de taffetas changeant portée de 1810 à 1840 dans le Dauphiné. Au dos, on y trouve des plis tuyautés typiquement dauphinois. Ma robe est ornée de dentelle blanche d'époque, faite à la main. Appelées affûtiaux, mon châle et mon tablier sont fait en coton noir. Ma mère les a brodés à la main de fleurs du Dauphiné dont la gentiane bleue du Vercors, la jonquille, la bruyère,

la fougère, la marguerite, le lys martagon ... Cela représente plus de 100 heures de travail. Le dessin de ces broderies a été choisi en 1934 par la fondatrice d'Empi et Riaume, mademoiselle Bouvier, qui s'est inspirée de tabliers anciens. Ma coiffe de popeline vient du village montagnard de Saint-Véran. Elle a une forme de bonnet phrygien qui symbolise la réussite des révolutionnaires dauphinois. Cette coiffe était portée dès 1783. Je porte une croix dauphinoise accompagnée d'un fourmoi. Le fourmoi est une perle en forme de cœur permettant d'ajuster le ruban de velours noir à son cou. En offrant ce bijou, le fiancé offre son cœur à sa bien-aimée. Mon deuxième bijou est une ancienne broche de verre. Mes mitaines de fil de coton blanc ont été crochetées par ma mère. Mon jupon de coton blanc est garni de dentelles. Sous son jupon, la dauphinoise porte une culotte fendue de coton blanc. Je porte des bas de coton tricotés à la main. Mes chaussures à talons « bobine » typiques du 18^{ème} siècle sont ornées d'une boucle en métal."

En 2017, Laurence Guichard et se deux demoiselles d'honneur, Céline Bouillaud et Aurélie Vialaret ont parcouru de nombreux festivals pour porter le message qui anime nos groupes. Souhaitons aux nouvelles élues des moments aussi riches en rencontres et convivialité.



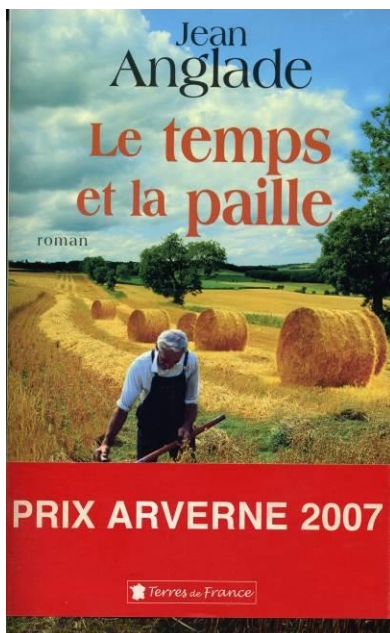
Jean ANGLADE (1915 - 2017)



Jean Anglade, que d'aucuns appelaient parfois le Marcel Pagnol de l'Auvergne, s'est éteint le 22 novembre dernier à l'âge de 102 ans. Né en 1915 à Escoutoux, près de Thiers, il était le fils d'une servante et d'un ouvrier maçon tué dans la Somme en 1916. «Mon seul héritage, ce fut sa trueller.» Son oncle coutelier s'occupe de lui. Puis sa mère se remarie. Son beau-père était charretier. Les instituteurs repèrent vite ce garçon et le poussent jusqu'à l'École normale d'instituteurs de Clermont. C'est là qu'il

rencontre une jeune fille, Marie, qu'il épouse en 1935. En 1944, il devient professeur de lettres, puis se présente à l'agrégation d'italien. «Il y avait beaucoup d'immigrés italiens à Thiers. De loin, je trouvais que leur langue ressemblait à mon patois. Je m'étais bien trompé.» Il est reçu dernier, quatrième sur quatre, et envoyé en Tunisie. La majeure partie de sa carrière se passera ensuite au lycée Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand, où il enseignait en chantant et en s'accompagnant à la mandoline. Dans le large éventail de ses travaux d'écriture, citons ses traductions du *Prince* de Machiavel et des *Fioretti* de saint François, choix éloquent, ainsi que son histoire de *La Vie quotidienne des immigrés en France de 1919 à nos jours*.

À trente-huit ans, il publie son premier roman, *Le Chien du Seigneur*, chez Plon, l'histoire d'un prêtre-ouvrier. Son quatrième roman, *L'Immeuble Taub*, publié par Gallimard, reçoit le prix du Roman populiste qui récompensa aussi *Le Mur de Sartre*. *Des chiens vivants*, paru en 1967, est un roman incroyable qui juxtapose le journal de bord imaginaire de trois nazis incarcérés par le tribunal de Nuremberg. À cinquante ans passés, il change de registre et commence à tirer ses personnages de sa mémoire auvergnate : *Une pomme oubliée* (Presses de la Cité) connaît un succès retentissant. Désormais, ses romans se vendront à pas moins de 80.000 exemplaires.



Parce qu'il a puisé son inspiration dans le terreau riche en histoires de son Auvergne natale, les faiseurs de goût parisiens l'ont snobé et sous-classé dans la catégorie des auteurs de terroir. Le grand Alexandre Vialatte, qui n'avait pas cette sorte de préjugés, ne s'y était pas trompé: «Jean Anglade a le génie de la belle histoire. De l'histoire pour elle-même, à laquelle on croit, comme on croit au fait divers fourni par l'actualité - une histoire qu'apporte le colporteur, que le trouvère vient chanter, que le conteur arabe interrompt pour ramasser des sous... C'est admirable.» Pour mieux le connaître, on pourra lire avec intérêt *Confidences auvergnates* publiées chez Libra Diffusio

Il avait reçu le premier prix Arverne décerné par la Ligue Auvergnate et du Massif-Central en 2007 pour son livre *Le Temps et la Paille*. Son dernier roman, *Le Grand Dérangement*, parut en 2015, le jour de son anniversaire. Il laisse plus de 100 ouvrages, y compris les albums.

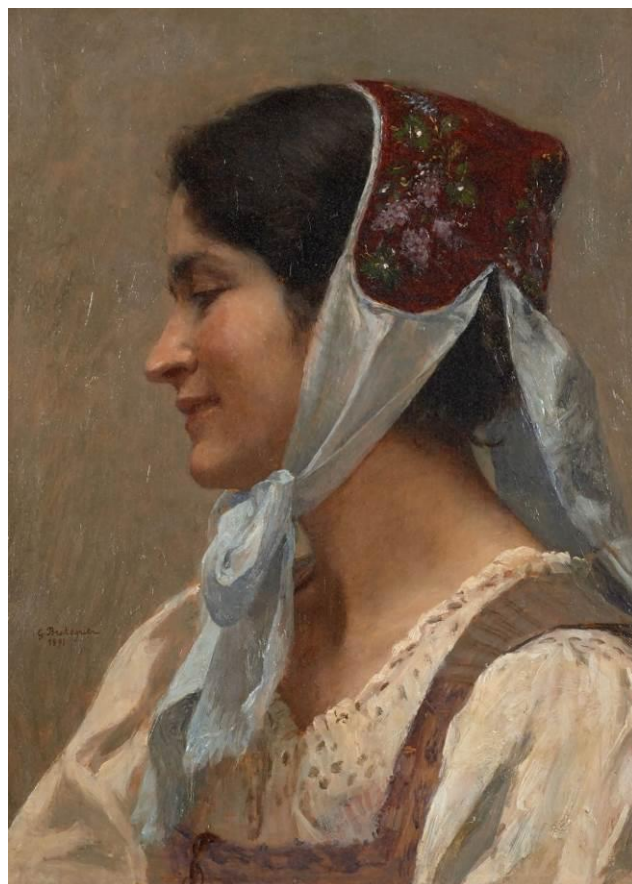
LE DIAIRI DE MONTBELIARD

S'il est un attribut symbolique des us et coutumes passés du pays de Montbéliard, c'est bien le bonnet à diairi, la coiffe des diaichottes, nom donné aux jeunes filles du pays. Le mot diairi signifie primitivement chignon. Une cale à diairi est ainsi, tout simplement, un bonnet destiné à couvrir le chignon. Le diairi est le symbole du protestantisme et des attaches wurtembergeoises du pays. Il n'était en effet porté que par les protestantes et détonne par sa rigueur (il était noir jusqu'au XIXe) au milieu des coiffes régionales. En 1649, des vaudois du piémont, persécutés pour leurs croyances religieuses, se réfugièrent en pays de Montbéliard où ils apportèrent, dit-on, l'usage et la fabrication du serré (lait caillé, pressé et égoutté), le charmant costume porté naguère encore par nos paysannes protestantes et le bonnet à diairi (P. de Resner, dans son *Abrégé d'histoire du pays de Montbéliard*, page 212). Autrefois, le pays de Montbéliard était une enclave luthérienne au milieu de terres catholiques et une principauté allemande car elle était rattachée au duché de Wurtemberg. Ceci a bien sûr été un terrain fertile qui a permis à la région de développer son propre patrimoine traditionnel. Fière de ses racines, la région les a conservées intactes durant les trois siècles de la Réforme jusqu'à son rattachement à la France en 1793. Ce patrimoine culturel riche était composé de traditions vestimentaires et de type de tissage, de mobilier et donc de techniques d'ébénisterie propres, ainsi que d'un langage parlé sur ce territoire. Ces traditions ont disparu avec la poussée de l'industrialisation, la désertification des campagnes et l'arrivée au pays de Montbéliard de populations nouvelles.

C'est au premier quart du XIXe siècle que l'on commence à broder les bonnets et à les décorer finement. Dans tous ces changements ou évolutions, au choix, le vêtement traditionnel est resté : jusque dans les années 1930/1940, les femmes âgées portaient toujours leur cêle à diairi. La tradition est encore aujourd'hui conservée et un atelier à diairi fonctionne toujours au sein de l'office de tourisme du pays de Montbéliard qui anime, chaque été, deux stages d'initiation au perlage autour de la tradition des cales à diairi.

Pour mieux connaître le bonnet à diairi, on pourra se reporter à l'ouvrage d'Emile Blazer : *La diaichotte et le bonnet à diairi*.

Le costume traditionnel est plutôt sobre : une longue jupe de chanvre de couleur sombre, un tablier étroit, une chemise en lin blanc sans col aux manches très larges et bouffantes serrées juste au dessus du coude, un corset de toile ou de velours noir et ... une cale à diairi. La cale à diairi est un petit calot qui se porte sur le haut de la tête, destiné à être porté sur un chignon bas, l'arrière du calot s'arrête à mi-tête. Il est en velours ou satin noir, bleu, brun, crème ou rouge très foncé. Il a deux "oreillettes" qui ne couvrent que le haut de l'oreille et quatre larges rubans : deux



Georges Bretegnier (Héricourt, 1860 – Paris, 1892)
Portrait de Diaichotte de profil, coiffée de la cêle à diairi.
Huile sur panneau signée et datée 'G. Bretegnier / 1891'



partent des oreillettes et se nouent sous le menton, les deux autres sont placés à l'arrière du bonnet et forment un gros nœud qui cache le cou de la femme qui le porte. Mais si le costume est sobre, la cale a la particularité d'être richement brodée et de l'être d'autant plus que la femme qui la porte appartient à une famille aisée !

La 1^{ère} cale attestée est celle de la fille de Georges CUVIER, en 1822. (Eh oui, Georges CUVIER, le "père" de la paléontologie moderne est originaire de Montbéliard !)

A l'origine, une cale à diairi était brodée de perles très petites (5 000 à 10 000 par coiffe, voir davantage), de canetille or ou argent (fil ressort de métal que l'on coupe à la dimension souhaitée et qui s'enfile comme une perle), de "miroirs" et de chenillette (fil de velours de soie très difficile à trouver actuellement). Les motifs imposés sont traditionnels : fleurs, grappes, épis de blé. Une cale est entièrement faite à la main, coutures comprises. Elle nécessite au minimum 200 heures de broderie. Un détail est à noter : les deux côtés de la coiffe doivent être symétriques mais inversés.

Les femmes âgées ou les veuves portaient une coiffe noire, entièrement brodée de perles noires.

Les coiffes blanches ou crème, garnies de perles colorées, étaient confectionnées en piqué de coton et étaient réservées aux fiançailles et aux mariages. Selon la coutume, la décoration de la coiffe était un secret bien gardé entre la « câlière » et la fiancée et personne ne devait voir la coiffe avant le jour de la cérémonie.

Les coiffes étaient souvent un sujet de rivalité entre les jeunes filles et elles faisaient la fierté des familles. Vous l'aurez noté, la câle à diairi fut un élément distinctif de la richesse familiale. Les jeunes filles avaient à cœur d'en posséder au moins une dans leur trousseau ; elles la brodaient elles-



Georges Bretegnier – La lecture de la Bible

mêmes ou se faisaient aider par des spécialistes: les fameuses « calières ». Toutes mettaient un point d'honneur à faire un travail inédit, sans copier le dessin d'une coiffe existante.

Les coiffes authentiques les plus anciennes datent du début du XIX^{ème} siècle.

Sources : Pays Comtois n° 18 de mai-juin 1998, article de Dominique Bonnet.